LE SERPENT.

Commentaire *sur l'ancienne allégorie du* Serpent *et de la vie qui se trouve dans le* Boun-Déhesch, *et dans plusieurs autres mythologies orientales.*

Lu à la classe des Sciences morales et politiques de l'Institut national, le 22 messidor an IV.

Ce séducteur à la marche onduleuse, à l'œil étincelant, aux couleurs variées, qui rampe, qui s'élève, qui se replie, qui environne, qui enchaîne, qui presse de nœuds multipliés, qui est si subtil, qui se glisse avec tant d'adresse, qui parle avec tant d'éloquence, qui excite et qui soumet la volonté, qui enseigne le bien, le mal, qui mène à l'*arbre de vie*, et qui, en faisant connaître les délices de la reproduction, dévoue à la mort ceux qui n'ont pu être pères qu'à la condition d'être remplacés : c'est et ce fut l'Amour.

Il fut créé par le bienfaiteur universel. Il fut après lui, le plus brillant des êtres, l'*étoile du matin.* Il voulut, ou plutôt le bienfaiteur qui

le lança dans l'Océan des mondes, voulut rompre par lui la froide uniformité que la raison et la géométrie avaient généralement prescrite.

Il se fit suivre par *le tiers de la création*, par tous les êtres animés. Il les embrâsa. Il leur inspira l'orgueil, qui ne les empêche point de retomber bientôt, vaincus par le poids énorme de toutes les autres causes physiques, *dans l'abyme*, au rang de la matière inerte. Il leur fit imiter les miracles du créateur et il les en punit. Il les rendit propres à donner la vie et à recevoir la mort.

Il dissipa le bonheur d'indolence ou d'*innocence*, qui ne faisait à personne ni mal, ni bien. Il inventa les plaisirs ; il les inventa célestes. Il fut obligé de les compenser par les peines : l'équilibre ne pouvait être violé. Le *mal* vient de lui, car la *félicité* fut sa fille.

Ses prières sont des lois, ses ordres sont des faveurs, ses desirs des tourmens, ses larmes des jouissances, ses voluptés une fureur, ses innombrables folies le chef-d'œuvre de la sagesse et de la bonté du Très-Haut.

D. P. d. N.

M[lle]. DZJERZBICKA (1).

Anecdote polonaise.

Je vous raconterai avec simplicité une histoire vraie, tendre et touchante. Elle vous fera connaître comment savent aimer les dames d'une nation qu'on dit ressembler à la nôtre. Nos dames sont bien aimables sans doute; elles ont bien de la sensibilité. Très-peu d'entr'elles cependant aiment comme celle dont je dois peindre les malheurs.

Mademoiselle *Dzjerzbicka* était une fille de qualité élevée à la campagne, et très-bien élevée, comme le sont toutes les dames polonaises d'un ordre distingué, qui parlent avec une égale facilité le latin, l'italien, l'allemand, le français et leur langue maternelle, et qui, dans toutes ces langues, ont lu les meilleurs auteurs.

Je ne l'ai pas connue personnellement.

J'en suis fâché; car il serait utile et doux de

(1) Le *c* qui se trouve à l'avant dernière syllabe dans les noms polonais, se prononce comme s'il était *cédillé*.

pouvoir se rappeler les traits d'une femme de son mérite. J'en suis bien aise; car je ne pourrais m'empêcher de la pleurer avec plus d'amertume. Ses amis m'ont dit qu'elle était belle et blonde; et je trouve naturel de croire qu'il y a une sorte de rapport entre une belle figure et une bonne ame, entre un caractère sensible et une peau fine et douce.

Le château du comte *Dzjerzbicki*, père de cette aimable fille, était voisin des terres de la famille *Czetwertynska*, et le jeune prince de *Czetwertynsky* avait vu naître les deux filles du comte, dont celle qui nous occupe était l'aînée. Il était lié avec elles dès le berceau. L'amour honnête est de tous les âges; il joue avec l'enfance, brûle dans la jeunesse, dévore dans l'âge mûr, peut jeter une douce chaleur sur nos vieux ans.

Mlle. *Dzjerzbicka* avait à peine connu sa nourrice plutôt qu'elle n'avait aimé le jeune prince qui s'était toujours prêté à ses jeux, et qui dès le premier âge avait paru distinguer en elle une beauté naissante.

Chaque jour avait développé dans leur cœur ce germe de tendresse mutuelle. Les deux familles avaient souri à une inclination qui prenait à tous les instans plus d'énergie, et qui devait conduire à une alliance convenable des deux parts.

Le jour était pris pour couronner un amour jusqu'alors si peu traversé, et six semaines pour

des préparatifs nécessaires étaient le seul délai qui dût être apporté à l'union la plus desirée.

Les deux amans savouraient leur bonheur, et ne cessaient de se répéter *combien il est doux de vivre, de vivre à jamais l'un pour l'autre.*

Le bruit se répand dans leur asyle, qu'un corps de confédérés passe sur leurs terres, et se retire poursuivi par trois régimens russes.

On est si vaillant quand on aime; on chérit tant une occasion de se signaler; il est si doux de mêler les lauriers aux myrtes, de montrer à son amie qu'elle n'a pas fait un mauvais choix, et par ce qu'on ose pour la gloire, de lui donner une idée de ce qu'on pourrait à la voix de la beauté? *Czetwertynski* s'arrache en héros à son amante éplorée. Il se confédère; il joint la troupe fugitive, la rallie, la ramène aux Russes, les charge, enfonce leurs rangs : mais que peut la valeur contre la discipline? Son cheval est tué sous lui; ses amis fuient de nouveau. Il demeure blessé au pouvoir des vainqueurs, qui le mettent sur un chariot, et l'envoient en Sibérie.

Quatre ans s'écoulent sans qu'on puisse avoir aucune de ses nouvelles. On le croit mort, et sa fidelle amie donne sans cesse des larmes à sa mémoire.

Elle pleure. Elle pleure tant, si longtems, avec une douleur si profonde et si pénétrante, que ses yeux se dissolvent; elle perd la vue, et ne regrette que son amant.

Enfin la paix se fait; le prince obtient sa liberté. Il apporte lui-même la nouvelle de son retour. Il vole; il vient dégager sa parole, et chercher sa récompense. Il arrive, et voit sur le visage de sa maîtresse la preuve trop cruelle du plus tendre, du plus inviolable amour. Digne d'elle en tout, elle ne lui devient que plus chère. Il la supplie encore de l'épouser.

« Non, répond mademoiselle *Dzjerzbicka*, je ne mérite plus un mari tel que vous. Je deviendrais un fardeau pour votre tendresse. Epousez ma sœur; elle est belle : son cœur n'a pas été flétri par un trop long chagrin. Elle vous aimera. Le sort de mon sang est de vous aimer. »

Le prince rejette, comme il le devait, une pareille proposition. Il insiste, il gémit, il presse, il persuade; et la belle aveugle sera encore à lui, si la princesse sa mère y veut consentir.

Mais la princesse *Czetwertynska* qui s'était prêtée avec plaisir, quatre ans auparavant, à ce que son fils épousât mademoiselle *Dzjerzbicka*, belle, jeune, fraiche, avec tous ses attraits, refuse son consentement à ce mariage, après qu'elle a perdu les yeux.

Le prince va implorer sa mère; il essuie refus sur refus; et chacun d'eux est un coup de poignard pour la trop sensible *Dzjerzbicka* et pour lui-même. Il tombe malade; et ce n'est qu'à son extrême danger que la princesse *Czetwertynska*

laisse ravir un consentement qu'elle commence à craindre d'avoir accordé trop tard.

Il reprend des forces ; il s'élance dans sa voiture ; il court jour et nuit. Il se précipite au château *Dzjerzbé*, dans le salon, aux pieds de l'intéressante aveugle : *Je suis à vous, mon amie, ma mère y consent.* Elle l'embrasse. *Ah!* dit-elle, *ah! moya dusha! mon doux ami.* Elle le presse contre son sein ; mais ses bras se roidissent ; ses genoux fléchissent ; elle tombe. Elle se meurt ; elle est morte, du passage trop rapide de la douleur à la joie.

Heureux le mortel éternellement à plaindre, qui put se voir aimer ainsi ! Et daigne le ciel nous accorder une telle femme ; mais nous préserver de lui causer de trop violens chagrins !

Siècles futurs, je vous confie son nom, que les amours et la vertu n'entendront jamais prononcer sans honorer son souvenir de quelques larmes.

D. P. D. N.
